

**Ciné.**



**mondial**

*Dans ce numéro :*

Sur un chaland...  
avec **TINO ROSSI**

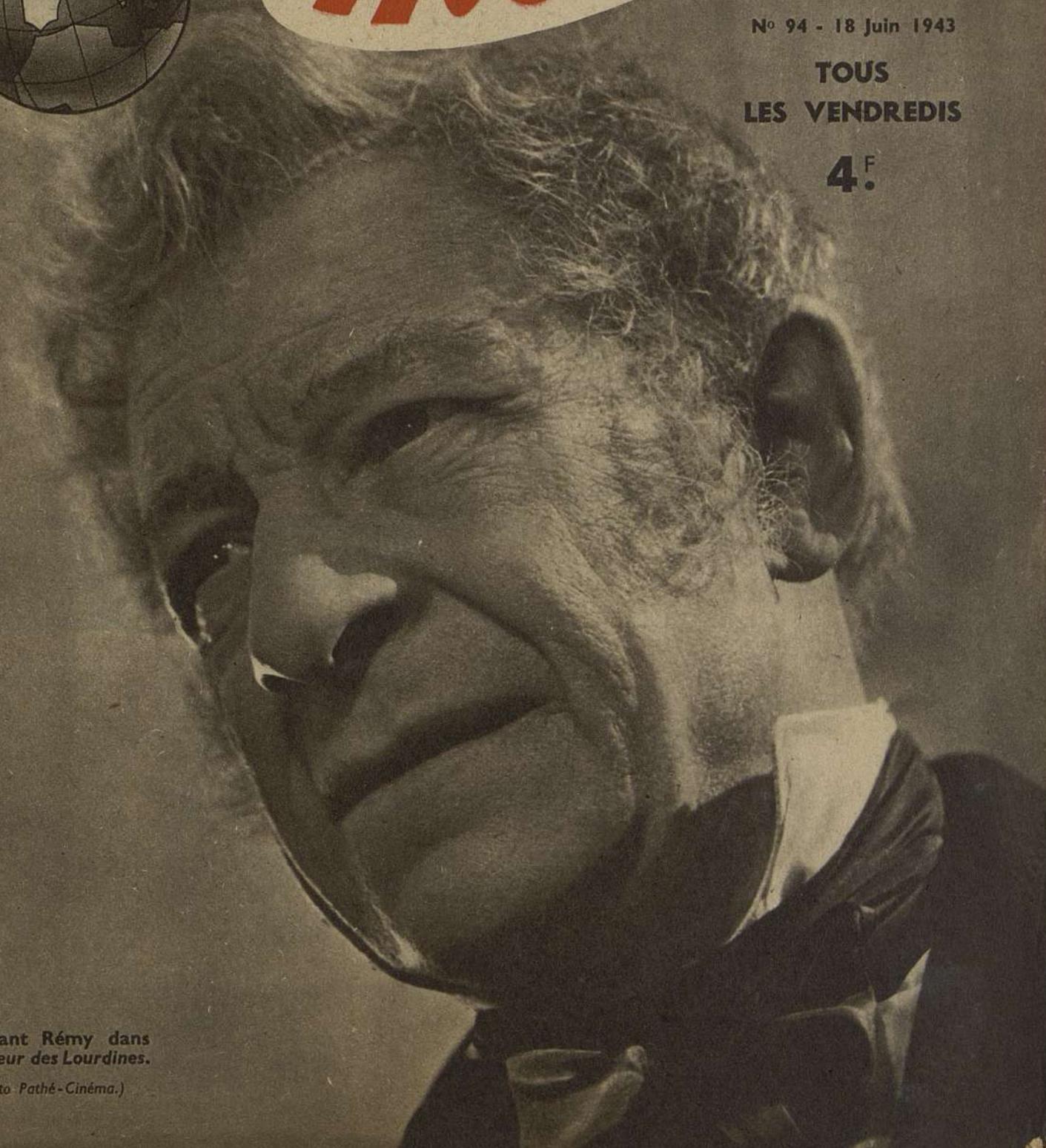
N° 94 - 18 Juin 1943

**TOUS  
LES VENDREDIS**

**4<sup>F</sup>**

Constant Rémy dans  
*Monsieur des Lourdines.*

(Photo Pathé-Cinéma.)



## Les lauréats du grand prix du Documentaire ont reçu leurs diplômes



Au Club Alpin, où commence la réunion, Marcel Ichac et son père consultent une carte...



...tandis qu'à la Halle aux Vins, M. Lallier contemple avec une évidente satisfaction le diplôme de son poulain.



Georges Grappe lit son discours devant Marcel Ichac... et les œuvres de Rodin.

(Photos Roughol et Serge.)

## APRÈS AVOIR DOUBLÉ PLUS DE 100 VEDETTES CLAUDE MARCY débute enfin au Cinéma

**C**LAUDE MARCY tourne son premier film. Qui est Claude Marcy? La doublure de Greta Garbo. C'est un titre qui compte, mais qui n'a pas suffi cependant à pousser la titulaire vers l'écran. Elle est toujours demeurée dans les coulisses, prêtant sa voix aux vedettes allemandes et américaines, et n'avait pas encore trouvé le moyen de faire du cinéma, de montrer son visage, quand on lui proposa le rôle de speakerine dans « Bonjour, madame, bonjour, monsieur ». C'est la qualité de sa voix qui a influencé le metteur en scène dans son choix. Claude Marcy a attendu sa chance plus de sept ans... Tout arrive.



Dernier écho du Congrès du Documentaire : on a remis, la semaine dernière, aux trois lauréats du Grand Prix, un diplôme, roulé comme un parchemin, orné d'une belle gravure en couleurs.

Mais cela ne s'est pas passé au cours d'une froide cérémonie officielle. André Robert a voulu jusqu'au bout donner du piquant à l'affaire. Ce fut au Club Alpin qu'il convia la presse pour assister à la remise du diplôme de Marcel Ichac, auteur de *A l'assaut des Aiguilles du Diable*. Après une petite allocution du directeur du Club Alpin, on prit l'autobus — un autobus spécial — pour la Halle aux vins où l'Ecole de la Tonnellerie allait servir de cadre à la remise du diplôme mérité par le tonnelier. Malheureusement retenu en Normandie par un autre film, *Le charbon*, l'auteur, Georges Rouquier, n'était pas là. Un vétéran du métier remit donc le diplôme au producteur, M. Lallier. Après quoi l'on s'en fut déguster quelques crûs.

Restait Rodin. Le musée du grand sculpteur était tout désigné, et ce fut le conservateur, M. Georges Grappe, qui s'adressa cette fois à René Lucot en un petit discours qui ne manquait ni de franchise, ni d'esprit.

## CINÉMAPHORISMES par JEANDER

**J**e me méfie toujours des cinéastes qui prétendent refaire le cinéma. Neuf fois sur dix, c'est le cinéma qui est « refait ».

Dans un film, le public cherche une distraction, le producteur de l'argent et le critique de l'art.

Quoi que vous fassiez, il y en aura toujours au moins un qui ne sera pas content.

Je crois que pour le cinéma, la boutade de Dumas fils est, hélas, encore valable : « Le chef-d'œuvre, c'est ce qui ne fait pas d'argent. »

Actuellement, ce qu'il y a de plus féroce chez un critique, c'est... son appétit.

Si les arts sont le reflet d'une époque et si le cinéma est un art, nous vivons une époque que je qualifierai paradoxalement et péjorativement de *désarmante*.

Après avoir vu un film, bien souvent, j'ai l'impression que l'écran, cette carte blanche encadrée de noir, ressemble vraiment à un faire-part.

Le public n'est pas aussi bête que vous le pensez, prétend la critique. Il n'aime pas les mauvais films.

Mais si ! réplique le producteur, chiffres en mains. La critique a donc tort. Mais le producteur aussi.

Les metteurs en scène qui prétendent ne pouvoir faire de bons films que s'ils disposent d'un tas de millions m'exaspèrent.

C'est un peu comme si un peintre vous disait : « Donnez-moi de bons pinceaux et je vous ferai un chef-d'œuvre. »



## LOUISE CARLETTI ne peut acheter que des chiens en peluche

**L**e père de Louise Carletti est très autoritaire ; ancien acrobate habitué à la rigueur des « gens du voyage », il ne permet pas à sa progéniture de lui désobéir. C'est ainsi que pour ne pas faire de « jalouses » entre ses quatre filles, il a refusé à Louise Carletti de garder le chien qui lui a été offert par Marcel Carné. En guise de représailles, Louise se contente de collectionner les chiens en peluche qu'elle laisse traîner dans tous les coins de l'appartement... et elle a acheté le disque *Le siffleur et son chien* qu'elle fait jouer à longueur de journée...

## UNE COUTURIÈRE devient modiste...



## ...à l'écran

**V**OICI une nouvelle venue à l'écran : Lucienne Galopaud. Cette jeune femme qui, dit-on, est le sosie « brun » d'Annie Ducaux, était, dans le civil, couturière à Marseille. Grâce à Suzy Delair, pour laquelle elle fit plusieurs robes, Lucienne Galopaud a joué pour la première fois dans « La Vie de Bohème » le personnage d'une... modiste. Cet essai se révéla excellent ; aussi, vient-elle d'être engagée par J. Tarride pour tourner un rôle important dans « Le mort ne reçoit plus », réalisé actuellement aux studios de la Victorine.



## Quand GABY MORLAY mange des carottes crues

**G**ABY MORLAY aime les carottes crues. Pas les petites carottes roses et sucrées dans lesquelles on croque comme dans une pomme, mais les grosses carottes rouges et dures qui se gardent tout un hiver.

L'autre jour, au studio, pendant les prises de vues de *Service de nuit*, Mona Dol trouva une de ces carottes magistrales qu'elle offrit à goûter à Gaby Morlay. Il y avait là Vivi Gioi, la jeune

vedette italienne. Gaby Morlay lui tendit le légume que Vivi commença par refuser en souriant. Comme Gaby Morlay insistait, Vivi se recula avec horreur.

Alors, Gaby Morlay démontra à la jeune artiste qu'une carotte était aussi agréable à manger qu'un fruit... Elle mordit dedans et en mangea la moitié... sans sel, sans poivre, et sans ail... comme ces petits ânes d'Afrique qui en dévorent par bottes entières...



Aimez-vous les carottes ? demande Mona Dol.

## SOUVENIRS du Cinéma muet

PAR GASTON DERYS

**J'**AI assisté au début du cinéma. Je suis un de ceux qui portaient des films chez Gaumont, à la Villette, voilà une trentaine d'années.

J'étais alors très jeune et presque tous les camarades que je rencontrais les mardis matin, en allant au bureau du brave M. Feuillade, et qui étaient mes aînés, ont disparu.

On descendait à la station de métro Botzaris, si j'ai bonne mémoire, on montait une petite rue mal pavée, on arrivait devant les établissements Gaumont, on s'engageait dans un long couloir et on pénétrait dans les studios, parmi un chaos de décors qu'on transportait, de meubles qu'on déplaçait, de machinistes qui s'activaient.

On arrivait enfin au bureau de M. Feuillade, exigü et grillagé.

M. Feuillade était un homme fort aimable, grand, assez fort, avec de grosses lunettes. Son bureau était assiégé par les acteurs qui apportaient des scénarios et il fallait attendre.

Ces scénarios étaient très courts. Ils ne comportaient que quelques lignes. Ils exposaient simplement une idée. M. Feuillade les parcourait rapidement, et si l'idée lui plaisait, vous remettait un bon de cinquante francs que l'on touchait aussitôt.

Cinquante francs ! cela n'a l'air de rien aujourd'hui, mais calculez ce que représentaient cinquante francs au temps où l'on payait un complet soixante-dix à quatre-vingts francs et où l'on pouvait faire un excellent repas pour trois francs.

Je me souviens même d'avoir dîné dans des restaurants du Quartier Latin pour dix-neuf sous. L'on avait un poisson, un plat de viande garni, un légume, un dessert et une bouteille de vin. Je ne vous dirai pas que ces repas valaient ceux que j'ai faits depuis à l'Académie des Gastronomes, mais les mer-

lans étaient assez frais et les biftecks n'étaient pas trop durs. Et le pain était servi à discrétion.

A cette époque-là, les figurants étaient payés trois francs et cinq francs. On allait jusqu'à dix francs pour ceux qui paraissaient en costume de soirée. Quant aux artistes, ils touchaient des cachets de cinquante francs, quelquefois de cent francs. La grande vedette était une M<sup>me</sup> Karl qui touchait des mensualités de trois mille francs.

Le petit Bout-de-zan, idole du public, avait lui aussi des cachets impressionnants, dont profitaient ses parents.

Gaumont passait à cette époque beaucoup de films d'un certain M. Deed qui, malgré son nom anglais, était Italien. C'étaient des films comiques, à machinerie compliquée. Deed utilisait parfois des animaux, chiens, ânes, ours, serpents, singes. Je me souviens d'un film où Deed, expulsé de son logement, se voulait pas le quitter. On démolissait sa petite maison et sa petite chambre restait perchée en l'air avec une cage à serins, ne tenant en équilibre que par miracle.

Le public était moins difficile qu'aujourd'hui. On ne l'avait pas encore habitué aux mises en scène somptueuses. Mais les metteurs en scène se donnaient beaucoup de mal et rivalisaient d'ingéniosité.

Parfois, on apportait deux ou trois idées, et je me souviens de mardis où je plaçais deux scénarios, ce qui me rapportait cent francs.

Mais, avec ces cent francs, on pouvait alors acheter une pièce de vin, douze bouteilles de champagne de marque, un pardessus magnifique, on pouvait aller au restaurant pendant un mois sans se priver de rien...

C'était le bon temps.

GASTON DERYS.



Et vous, Vivi Gioi ? demande Gaby Morlay.



Moi, je les adore...

# Robinson

REÇOIT ...

# Vendredi

Grâce à de savants recoupements, nous avons eu l'explication de ce coup de tête. Alors qu'il se regardait un beau matin dans sa glace pour se raser, Pierre Mingand découvrit qu'il avait des « cheveux poudre et sel » (une affaire, à notre époque !). « C'est bon, se dit-il, je ne jouerai plus au cinéma que des rôles de monsieur sérieux ! » et c'est ainsi que, ex-jeune premier, Pierre Mingand joua les « pères-nobles » dans *Jeunes filles dans la nuit...* Mais lorsque Louise Carletti apparut avec lui dans ce film en l'appelant « Papa ! », les trois quarts des spectateurs se mirent à rire. Aussi, désespéré, il acheta... une île déserte, et s'y installa en déclarant : « J'y suis, et j'y resterai le temps qu'il faudra pour vieillir correctement. »

Nul ne peut choisir son destin... surtout si les femmes s'en mêlent. Pierre Mingand en eut bien vite fait l'expérience. Il n'y avait pas deux jours qu'il avait pris sa sinistre décision que trois de nos plus séduisantes « jeunes espoirs de l'écran » prirent celle d'aller à Robinson... pardon, chez Robinson !

Vêtues (hem !) en sauvagesses, Ginette Baudin, Aline Carola et Josette Daydé s'embarquèrent... un vendredi, pour le voyage au long cours qui devait les conduire... au milieu d'un des étangs de La Ferté-Alais. Au long cours, il le fut, ce voyage, car pour franchir discrètement les cent mètres qui les séparaient de la rive nos trois exploratrices mirent au moins une heure... la science de l'aviron n'étant pas leur fort. Après mille et une précautions et ruses de Sioux, elles parvinrent jusqu'au campement de Robinson-Mingand. Celui-ci taquinait le goujon (faute de carpes et de brochets), aussi l'arrivée tapageuse de nos héroïnes, faisant fuir à jamais l'espoir d'une friture, le plongea dans une « noire » colère... Il vit « rouge », menaça de leur faire des « bleus » si elles ne le laissaient pas se mettre au « vert » tranquillement... Heureusement, sur ces entrefaites, Ginette Baudin fit remarquer que « ça mordait ! »... C'était une « perche arc-en-ciel »... Tout le monde sait que « l'arc-en-ciel » annonce le retour du beau temps... A tel point que le soir même Robinson quittait son île et ses idées moroses pour retourner au cinéma !... Miracle de la jeunesse et de la beauté, grâce à Ginette Baudin, Aline Carola et Josette Daydé, Pierre Mingand ne veut plus vieillir solitaire !

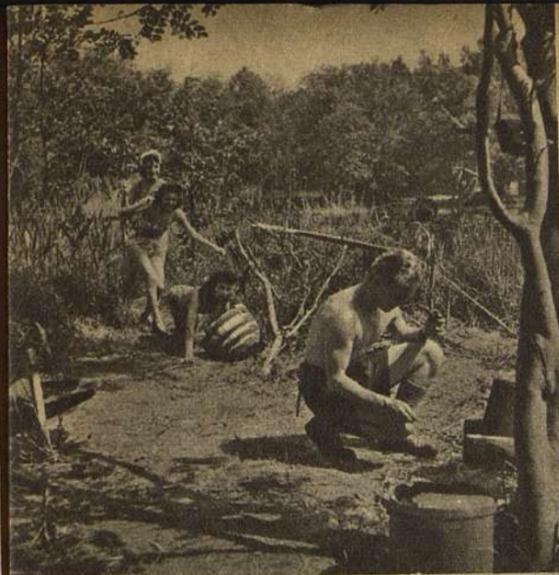
Jean GÉBÉ.

...Au milieu de l'étang, connaissez-vous mon île ?  
(Chanson populaire.)

L n'y a plus d'îles désertes, nous assurent les géographes; soit, nous l'admettons bien volontiers, d'autant mieux que nous, nous sommes certains de l'existence de « Robinsons » modernes !... Du moins, il y en a un à notre connaissance : Pierre Mingand !

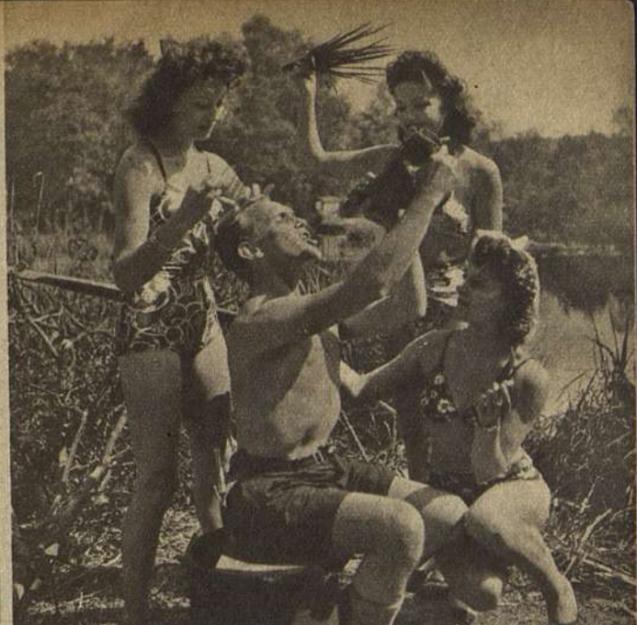
Tel un ermite ascétique, il s'est retiré sous sa tente... de camping : dans un lieu inaccessible (?), loin de tout, de tous et... de toutes !

Ginette Baudin, Aline Carola et Josette Daydé, trois exploratrices à la recherche du Robinson des bois... le farouche pêcheur à la ligne Pierre Mingand !



La séduction a fait son œuvre et Robinson commence à apprécier la solitude... en groupe.

Oh ! Oh ! les choses se gâtent ! Robinson n'aime pas être dérangé... même le vendredi !

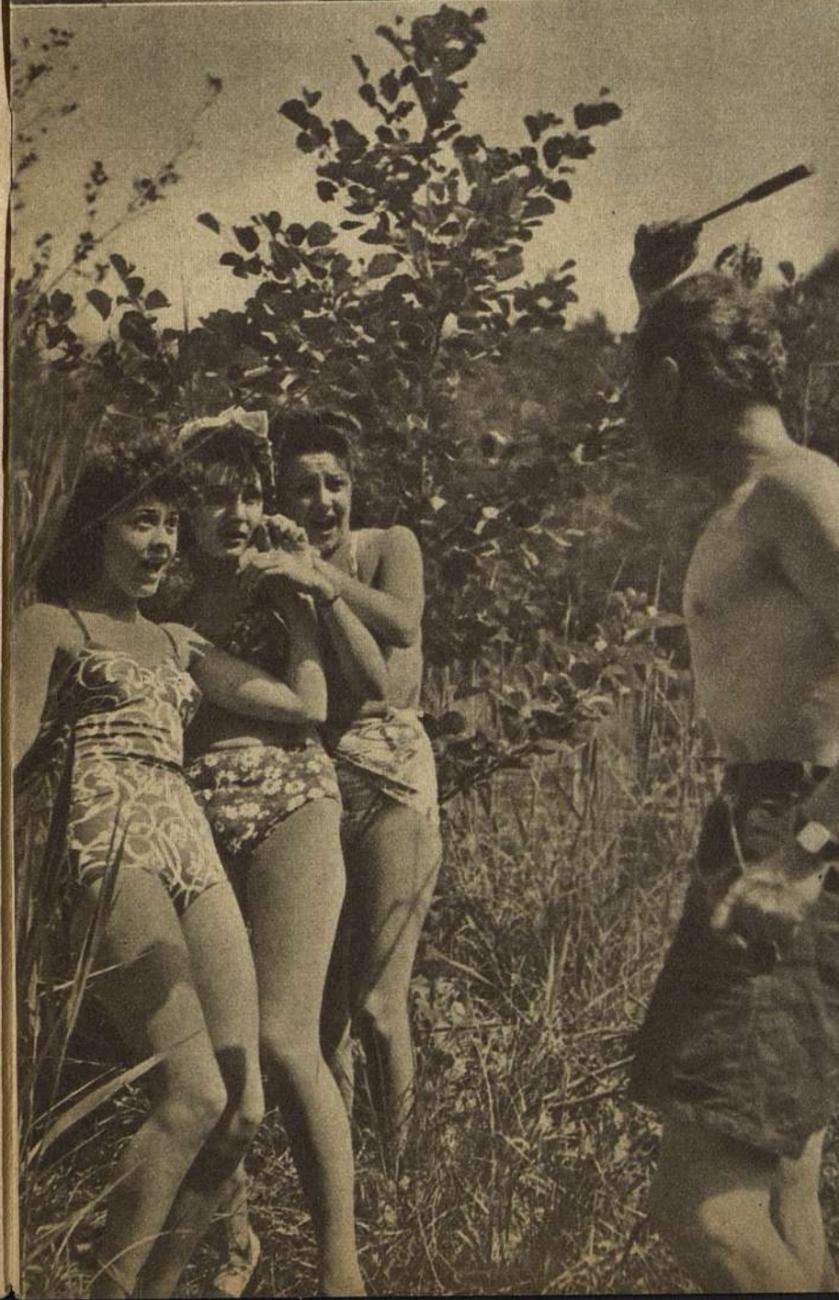
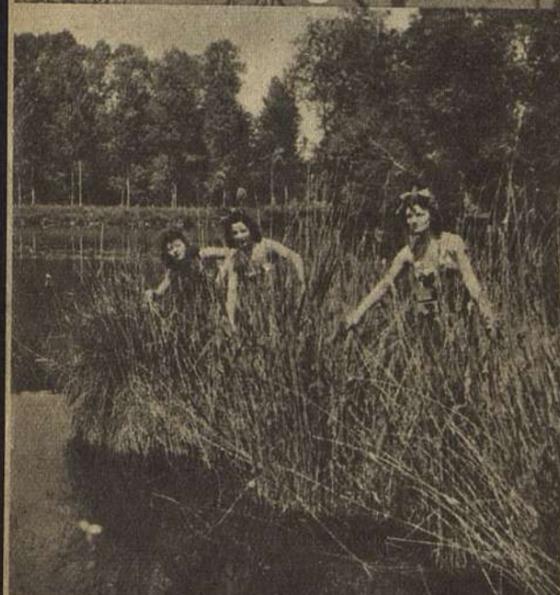


Nouveau jugement de Paris à la manière 1943



Même sur une île déserte la mode ne perd pas ses droits, assure Aline Carola.

(Photos Serge.)



# Les FILMS



Ci-dessus : Paul Kemp et Charlotte Daudert, les deux « comiques » de *Tragédie au cirque*.

## MONSIEUR DES LOURDINES

Le roman d'Alphonse de Chateaubriant, *M. des Lourdines*, ne constituait pas à première vue une matière particulièrement phofo-génique. Les adaptateurs l'ont si bien compris qu'ils ont jugé nécessaire d'ajouter au scénario tiré du livre toute une partie se déroulant à Paris, la vie de fête du fils Anthime dilapidant en peu de temps la fortune familiale.

Il était certes difficile de rendre en image ce drame tout intérieur centré sur le personnage de M. des Lourdines, un homme d'un autre temps que le nôtre. On s'est donc efforcé à l'étoffer, mais il est curieux de remarquer que tout cela, surajouté pour donner plus de vie à l'ensemble, est précisément ce qui fait longueur. Ainsi, la première partie, qui nous fait connaître le séjour d'Anthime à Paris, est-elle sans relief et sans grand intérêt. C'est qu'elle n'apporte rien à l'action elle-même. Les amours du jeune homme et bientôt ses ennuis d'ar-

gent, prétexte à des scènes laborieusement amenées et conduites. Les personnages qui entourent les héros sont inutiles, parfois même choquants, tels celui d'Albert. A aucun moment enfin cette vie, qu'on dit être joyeuse, ne donne l'impression de gaieté, de légèreté qui seule pouvait faire comprendre que le jeune provincial s'y soit laissé griser. Dès le début, les soucis d'argent pèsent sur sa liaison avec Nelly. Il eût été plus logique de les lui laisser ignorer dans la mesure où précisément il était capable de dilapider une fortune. Ainsi présentée, la « folie » d'Anthime manque terriblement de légèreté et de passion.

Par contre, dès que nous entrons dans le cœur du sujet : ce fils qui a fait la ruine des siens et en prend enfin connaissance, le film atteint à un ton de vérité, à une force qui émeut. On s'aperçoit alors de la qualité des deux interprètes, Constant Rémy et Raymond Rouleau. Le premier a composé un personnage extrêmement humain, ne forçant pas dans les moments dramatiques, me-

nant avec sobriété un héros qui pouvait aisément tomber dans la grandiloquence. Raymond Rouleau est décidément en progrès constant. Il a, cette fois, des moments d'émotion vraie. Ce n'est plus seulement un jeune premier, ce sera peut-être bientôt un grand acteur.

Les autres interprètes sont également bien, surtout Germaine Dermoz, Mila Parély qui manque pourtant un peu de spontanéité; Jacques Varennes, Debucourt, Claude Génia, etc.

Un film dont les bons passages — et ils ne manquent pas — font regretter la lourdeur de l'ensemble et surtout certaines concessions qu'il eût été facile d'éviter.

## TRAGÉDIE AU CIRQUE

De *Variétés aux Gens du voyage*, on a tourné beaucoup de films sur la vie du cirque. C'est donc dans un cadre familier que nous introduit Carl Anton. Mais il fait partie de ces choses dont on ne se lasse guère en raison du pittoresque qui en émane, de la diversité de ses aspects et de l'attrait qu'il exerce sur le spectateur.

Il faut reconnaître du reste que *Tragédie au cirque* a su saisir et rendre avec un bien méritoire souci d'authenticité cette atmosphère si particulière. Dès les premières images on est emporté au rythme allégre de la fanfare dans cette vie intense et passionnante des gens du cirque. Cavalcades, haute école, dressage de fauves, équilibre, c'est sur la piste, le côté brillant du spectacle, et, les gradins vides, les incessantes répétitions, les exercices cent fois repris, ce mélange de ténacité et d'audace, cette volonté inlassable qui est à la base de toute carrière de dompteur, de virtuose du trapèze ou de l'équilibre.

*Tragédie au cirque* rend tout cela nettement sensible et c'est ce qui en fait le gros intérêt. L'intrigue sentimentale entre un dompteur et la fille du directeur s'incorpore étroitement au décor, lui donne vie et chaleur. Quant aux numéros de dressage et d'équitation, aux accidents qui ensanglantent la piste, ils sont exécutés et enregistrés avec une remarquable force.

Rudolf Prack est le héros du film. Son regard d'acier est bien digne de son personnage de dompteur. Léni Marenbach joue avec beaucoup de charme le rôle d'Hélène, la fille du directeur. Citons encore Maly Delschaft, Paul Hoffmann, et enfin Paul Kemp et Charlotte Daudert, toujours amusants.

## CAPITAINE TEMPÊTE

Ce n'est pas *La Couronne de fer*, mais tout de même il y a là assez de coups d'estoc et de chevauchées, assez de pathétique élémentaire pour faire trépanner d'aise les amateurs de ce genre de réjouissances. On sait que les Italiens, depuis des lustres, sont passés maîtres dans l'art de doser habilement ce mélange de bataille, de parades, de scènes cruelles et voluptueuses. On trouverait bien, au fond de tout cela, un certain sadisme, mais le public ne va pas chercher si loin.

C'est dans Chypre, au XVI<sup>e</sup> siècle, que se déroule cette aventure, mettant aux prises les Vénitiens et les Turcs. La mise en scène est, comme au Châtelet, fastueuse, les figurants bien stylés et les acteurs : Carlo Candiari, Doris Duranti, Adriano Remoldi, Carlo Ninchi, tout à fait dans le ton. Mais il faut signaler Arminio Spallo, El. Kodur, un autre Sedemondo, de joyeuse mémoire.

P. LEPROHON.

Ci-contre : Jacques Varennes et Constant Rémy, deux gentils-hommes terriens dans *M. des Lourdines*.

(Photos Tobis et Pathé.)



**PIERRE FRESNAY**  
vu par  
Raymond BUSSIÈRES

Le monde dit et sait que Fresnay a de la classe, de la race. Et c'est vrai. Personnellement, je suis tenté de penser que ça, c'est l'acquit de Fresnay. Il a du goût pour « l'honnête homme ». Confiance : j'ai vu Fresnay, pendant les prises de vues de *L'Escalier sans fin*, regarder d'un œil brillant le crin de cheval s'amasser sur la paille fraîche d'un décor d'écurie. Je l'ai vu palper seux et arrosoirs d'un accessoiriste en m'affirmant : « C'est du galvanisé !... »

— La légume pousse, monsieur Fresnay ?  
— Oui... mais il y a aussi les fleurs !  
— On peut avoir de la race et être jardinier... et, entre nous, si là est son vrai plaisir, il a peut-être loupé sa vocation !... Ainsi, moi, j'étais bien né pour être rentier !

J'ai connu Fresnay il y a deux ans environ. Nous lui présentions des scènes de *La femme qui a le cœur trop petit*.

— Il y a longtemps que vous travaillez, Bussièrés ?

— Depuis douze ans à l'hôtel de ville. Il me conseilla d'oser quitter le bureau, promit de m'aider à trouver du travail. Et quand c'est Fresnay qui vous dit ça, ça vous donne rudement confiance en vous.

Et Fresnay a la mémoire honnête. Il parle de moi à Clouzot pour *L'assassin habite au 21*, à Lacombe pour *L'Escalier sans fin*. Et quand Fresnay parle de vous, c'est ce qu'on appelle un sérieux coup de pied au chose...

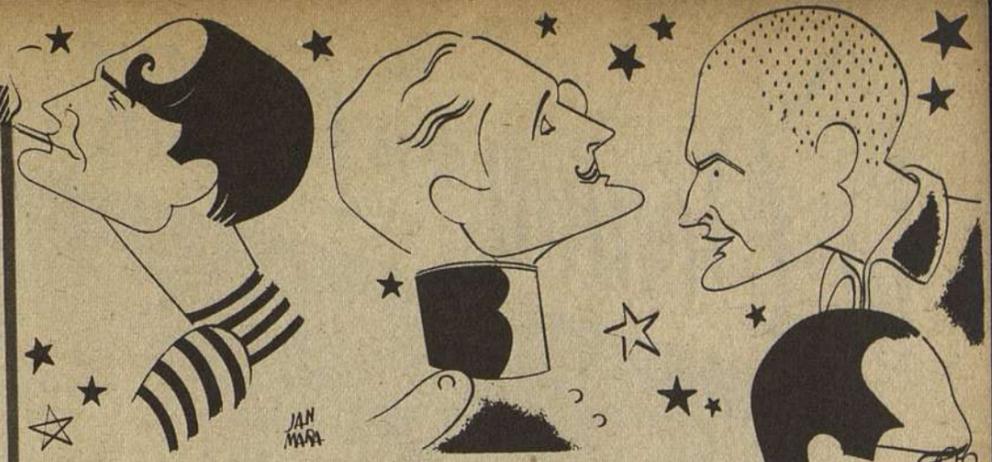
Je lui dois, ainsi qu'à Daquin, une fière Chandelle.

Si j'essayais d'insinuer qu'il y a entre les personnages que joue Fresnay et ceux que j'interprète de la parenté, vous rigoleriez doucement. Mais...

Dans un prochain film, je serai sans doute son chauffeur. Vous allez me dire que là, la classe loue. Allons, allons... Il suffirait que le patron se ruine, que le chauffeur gagne à la loterie, seul moyen de s'enrichir pour un chauffeur, pour que Fresnay devienne mon chauffeur.

Naturellement, je chinoise, j'ergote, j'essais comme la grenouille de me gonfler... je rigole...

Raymond BUSSIÈRES.



**Pierre FRESNAY**  
vu par lui-même

On me demande toujours pourquoi j'aime n'être jamais le même dans mes films. C'est pourtant bien simple. La routine et les habitudes consacrées, m'ennuient et ennuiant ceux qui vous observent. Or, j'ai horreur de l'ennui. Et puis, le principe même de la comédie, n'est-il pas avant tout d'être un autre soi-même !  
« ...Quant au moyen employé pour y arriver, il n'y en a qu'un : vivre son personnage au point que si celui-ci doit postillonner en parlant... la salive vous vient à la bouche sans y penser ! »

et par...

Pour nous, le nom de Pierre Fresnay évoque immédiatement toute une lignée de héros de l'écran dont nous avons suivi les odyssées avec passion. Aussi, en usant d'un lieu commun trop souvent prononcé, nous pouvons qualifier Pierre Fresnay du titre de « l'homme aux cent visages ». C'est d'ailleurs « l'homme aux cent visages » que nous devrions dire ; car — nous en avons eu maintes fois la preuve — ce n'est pas seulement dans l'habileté des maquilleurs que Pierre Fresnay accomplit ses étonnantes transformations. Parfois même, nous l'avons vu apparaître tellement différent d'un film à l'autre que notre stupeur n'avait d'égalé avec tant de simplicité d'expression. Mais l'homme qui peut être, dans toute l'acception du mot : « voyou marseillais », « capitaine de cavalerie », « forçat évadé » ou « marquis à taions rouges », quel est-il en réalité ?... Comment peut-il s'incarner avec autant de réalisme dans des corps si différents d'âme ? C'est ce que nous nous demandons toujours... et que nous lui avons demandé, ainsi qu'à deux de ses plus jeunes partenaires dans le film qu'il vient de terminer : *L'Escalier sans fin*, où Pierre Fresnay est, une fois de plus, un autre lui-même.

Louis GUIBERT.

**Pierre FRESNAY**  
vu par  
Suzy CARRIER

Suzy CARRIER aime à raconter la petite anecdote suivante, qu'elle appelle sa « gaffe cardinale »... Vous allez comprendre pourquoi. Quelques jours après le premier tour de manivelle de *L'Escalier sans fin*, au cours d'un déjeuner amical, la conversation s'orienta vers les beautés de la Côte d'Azur. Et soudain Suzy Carrier dit gentiment à Pierre Fresnay : — Vous devez aimer formidablement votre pays ?

— Comment cela, mademoiselle ? lui répondit Fresnay, intrigué.

— Parce qu'il faut être Provençal et aimer de toute son âme son pays natal pour jouer Marius comme vous l'avez interprété.

...Un éclat de rire fut la réponse !... Suzy Carrier ignorait que Fresnay est né quelque part dans le nord-est de la France.

Avant de lui être présentée, dit-elle souvent, je tremblais... de peur qu'il ne m'acceptât pas pour partenaire. On m'avait dit qu'il était le plus difficile de nos grands comédiens... et grand, il l'est plus que tout autre. Aussi, le jour de notre première entrevue, je n'osais pas dire un mot. Quand, après m'avoir examinée, il s'approcha de moi et me dit en souriant : « Mademoiselle, après Pierre Blanchard, je serais heureux d'être le deuxième « Pierre » pour bâtir l'édifice de gloire de Suzy Carrier. » Depuis ce jour-là, je n'ai eu qu'une peur... celle de le décevoir, et de ne pas me souvenir des conseils qu'il m'a donnés... sans en avoir l'air... Il n'aime pas « jouer » les professeurs !

Suzy CARRIER.

(Photos Miramar.)



# Le Démon de la Danse

nous  
conduit  
dans  
les  
coulisses...

L'an dernier, aux premiers beaux jours, Marika Rokk venait rendre visite à Paris. Nous avons donné alors les impressions de la célèbre vedette parmi nous. Elle ne faisait pas seulement un voyage d'agrément. Entre une brillante réception, le tour de Paris, Marika Rokk en profitait pour visiter aux couturiers, les classiques de la mode, et le travail, car se documenter en vue de son prochain film. Ainsi, mêlait-elle justement le plaisir et le travail, pour être, selon l'expression consacrée, « le tourbillon de la danse ». Marika Rokk n'en est pas moins une artiste qui prend son métier à cœur et ne néglige rien pour donner à ses rôles toute leur valeur.

Ce film n'était alors qu'un projet, une idée. Assez précise pourtant puisqu'on savait déjà qu'il serait à « la gloire du music-hall français ». Marika Rokk devait en être la vedette, mais on ignorait encore le titre du film. On se souvient qu'il allait être proposé à nos lecteurs de le choisir eux-mêmes... ce dont ils se sont fort bien acquittés. Le démon de la danse a maintenant son titre à Paris. Il revient tenant la ville qui l'a en cours de son vers la ville qui l'a en cours de son périple. Marika Rokk, au cours de son bref voyage, a pénétré dans les coulisses des music-halls parisiens après en avoir admiré le spectacle. Ne croyez pas qu'elle découvrait là un monde inconnu ! On sait qu'elle-même est une vedette de

## UNE NOUVELLE MARIKA ROKK

music-hall et qu'elle a joué sur toutes les grandes scènes d'Europe. Mais il faut signaler qu'en un âge tendre — elle venait à Paris, onze ans — Marika arrivait à Paris, chaperonnée par ses parents, pour figurer comme danseuse dans une revue du Moulin-Rouge. On peut donc dire qu'en interprétant Le démon de la danse, la pétillante vedette n'ignorait rien du sujet, ni même le cadre où son intrigue devait se dérouler. Et pourtant, elle a voulu encore revenir parmi nous pour prendre un plus étroit contact avec ce music-hall parisien qu'elle allait bientôt glorifier...

Le démon de la danse ?... Oui, le titre est bien donné. Pour qui est pris par la danse, ce goût devient vite une passion. Marika Rokk le sait mieux que personne, elle dont la jeunesse et même l'enfance furent tout entières consacrées à cet art !

Mais elle n'en a eu que plus de plaisir à se consacrer à une œuvre dont le music-hall est l'âme même. Bien des films, certes, ont déjà pris pour thème ce spectacle. Marika Rokk elle-même en fut l'interprète dans Cora Terry. Mais cette fois un effort plus grand encore a été fait pour que Le démon de la danse soit vraiment le symbole, l'éblouissante image du music-hall.

Les danses qu'y exécute Marika Rokk atteignent parfois à l'acrobatie, à des figures de grande virtuosité qui étonneront ceux qui ignorent encore toutes les ressources de l'art de cette grande vedette. Il y a là des « manèges », des « tourbillons » qui raviront d'aise les amateurs et les amateurs.

Autour de Marika et de ses éblouissantes girations revit tout le music-hall moderne, son mélange de richesse et de

clinquant, ses couleurs, sa lumière, l'en-train endiable de sa musique... C'est tout cela que le nouveau film de Georg Jacoby entreprend de nous montrer. Et aussi, sous le côté brillant du spectacle, ses à-côtés, ses coulisses, tout ce qu'elles cachent d'efforts minutieux, de patient travail. Les leçons du matin, les répétitions de l'après-midi, les représentations du soir, toute la vie des girls est prise par ce démon de la danse auquel elles se sont données corps et âme.

Marika Rokk en est ici le symbole. Et n'est-ce pas un peu son histoire qu'elle nous conte dans son dernier film ?

Pierre ALAIN.

du rythme...  
de la musique...  
de la danse...



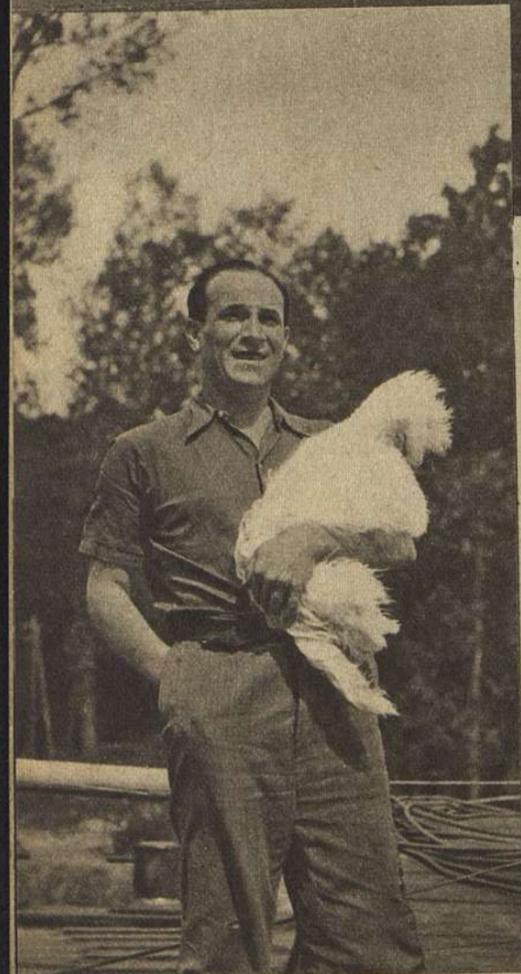
La danse, un art où  
tout est expression :  
le visage, l'attitude,  
le mouvement, est la  
reine du film.

...du music-hall

(Photos U. F. A. - A. C. E.)

# Sur un chaland

## s'est embarqué...



Un nouveau gars de la marine... d'eau douce et sa mascotte : Tino Rossi et Bibi-chien.

TOUT près de Lagny, sur les bords du canal, règne une animation insolite. Cet endroit si calme, qui d'ordinaire n'est troublé que par les cris des charretiers agonisant leurs bêtes haletantes sous l'effort, se voit envahi depuis une quinzaine de jours par des cinéastes... Nous savons combien les individus de cette espèce sont particulièrement bruyants et encombrants dans leur travail ; aussi nous comprenons l'émoi des marinières et des indigènes de la région depuis leur arrivée... La laitière laisse tourner son lait... le facteur oublie sa tournée... le boulanger met trop de

Ohé ! la belle marinière !... Si c'est elle le capitaine de ce navire, peut-on s'y engager comme matelot ?



levure dans son pain... et le paysan ne fait pas lever son blé... le pays est en délire ! Une seule chose compte : « aller les voir »... « Regardez les gens de Paris faire leurs sacrées simagrées de cinéma »... Ne parlons pas de la gent féminine, car de ce côté, l'émotion est à son comble !... Pensez donc, « Il » est là !... « Il » a chanté, « Il » va chanter !... Brunettes ou blondes, laides et belles, toutes pensent à « Lui », et cherchent à se faire remarquer par « Lui »... La robe des dimanches est mise le lundi, et les bas de soie (...fin) conservés pour la noce de la cousine sont portés

(Photos Serge.)

# TINO ROSSI

par GUY BERTRET.



Pendant la pause, Azaïs, Tino Rossi, sa doublure, Delmont et Teddy Michaut assistent au numéro équestre de Rin-Tin-Tin et de son "jockey" Nénette.

à longueur de journée... « Peut-être me remarquera-t-il ? Combien de jeunes filles n'ont-elles pas fait du cinéma pour moins que cela ! » Ainsi vont commérages, espérances et folies pour l'idole à la voix d'or : Tino Rossi.

En effet, quittant le bérêt basque et l'accent corse, Tino Rossi est devenu marinière pour les besoins du scénario de *Mon amour est près de toi*, que réalise Richard Pottier pour la « Continental-Films ». Du matin au soir, Tino vaque aux occupations quotidiennes de « ceux du canal » : tenant la barre d'une main ferme ou lavant d'un pied solide le pont de la « Belle Héloïse » (une magnifique péniche bleue et blanche)... ou bien encore il conduit à grands coups de fouet sonores le cheval-tracteur... Depuis qu'il interprète *Régina*, Tino possède un certain entraînement dans l'usage du fouet... Les mauvaises langues assurent qu'il en joue mieux que de la guitare ; et à ce propos je voudrais faire personnellement amende honorable. Tino a fait de réels progrès sur cet instrument !... On ne comprend d'ailleurs pas pourquoi, dans ce cas, il a décidé de ne plus s'en servir sur scène... Que vont devenir alors les pauvres chansonniers (eux qui ont tant de mal à conserver leurs têtes de Turc) si on les prive d'un de leurs plus beaux sujets. Pourtant, la chose est exacte, j'ai entendu Tino jouer pour lui-même, pour son propre plaisir, et je puis vous assurer que ce n'était pas si mal. Evidemment, Django Reinhardt peut encore dormir sur ses deux oreilles, mais qu'il se méfie quand même... on ne sait jamais.

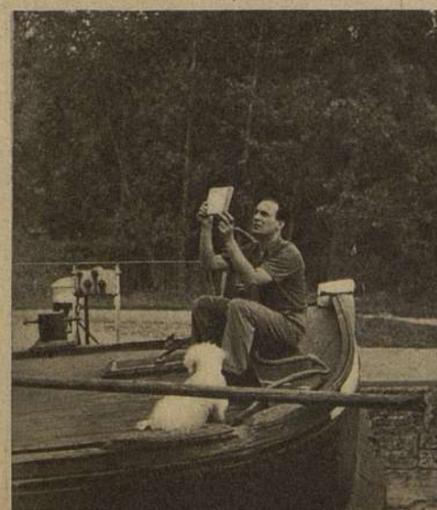
...Par contre, la « doublure » de Tino Rossi chante toujours aussi faux !...

...Comme toutes les vedettes, Tino possède sa « doublure » ; mais la sienne (ou le sien) possède une particularité : celle d'être en dédoublement moral avec lui-même. A force de remplacer à chaque instant le populaire chanteur, il finit par se prendre pour lui ! Si encore il se contentait de n'avoir que les mêmes attitudes, la même démarche, le même accent (cela d'ailleurs est normal, puisqu'il est Corse lui aussi)... Mais Tino numéro deux chante ! et ne rate pas une occasion de le faire remarquer ! Aussi faut-il bien souvent pour le faire taire les protestations énergiques autant qu'autoritaires d'Annie France, Paul Azaïs et Delmont à l'unisson de Richard Pottier, de l'opérateur Charlie Bauer et du scénariste Camille François... Tandis que le chien Rin-Tin-Tin exécute un contre-chant rageur...

Seul au milieu de ce vocarme Tino Rossi ne dit rien, rêve au fil de l'eau, lorsqu'il ne tourne pas... et songe à son rêve lorsqu'il tourne ! On dit que, suppléant à son camarade Jean Tissier, c'est lui qui, sur sa péniche, mérite à présent le surnom du « nonchalant qui passe » !



Bibi-chien a beau être la mascotte du bord, il n'aime pas l'eau.



Le charretier de la « Belle Héloïse » se refait une beauté !

## LA CHASSE A LA VEDETTE

### Résultat du Concours

- 1° La scène est tirée du « Journal tombe à cinq heures ». Artiste : Tania FEDOR.
- 2° La scène est empruntée à « Dernière aventure ». Artistes : ALERME et Jean MAX.
- 3° La scène est inspirée de « Boléro ». Artiste : André LUGUET.
- 4° Le mot de l'inspecteur Limiet est imité de celui de Pierre FRESNAY dans « Le dernier des six ».
- 5° Scène de la femme-sculpteur tirée de « La femme qui l'ai le plus aimée ». Artistes : André LUGUET et Michèle ALFA.
- 6° La scène des lettres est la même que celle de « Premier rendez-vous ». Artistes : Fernand LEDOUX et Danielle DARRIEUX.
- 7° Scène du lustre, empruntée à « Caprices ». Acteurs : Danielle DARRIEUX et Albert PREJEAN.

Voici la distribution telle que l'auteur du concours l'avait prévue :

Le commissaire de police : Pierre FRESNAY.

L'auteur du rapt : Pierre RENOIR.

Son complice : Jean TISSIER.

Les détectives privés : ALERME et Jean MAX.

Le reporter photographe : Jean CHEVRIER.

La vedette : Danielle DARRIEUX.

M. Guy SCHAUER, 34, bd Wilson, à Bordeaux, gagne 500 francs.

M. Antoine PROUVE, 25, rue de Douai, à Paris (8<sup>e</sup>), gagne 500 francs.

Il s'agit de commettre une erreur de distribution (rôle secondaire).

Mlle Denise ARNOULD, 4, passage F.-Cochu, à Noisy-le-Sec, gagne 300 francs.

Mlle Claudine TURPIN, école de garçons du Pont-de-l'Union, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise), gagne 300 francs.

Ces deux gagnantes n'ont commis qu'une faute également, mais erreur de distribution rôle de la vedette.

N'ont commis que deux fautes :

Mlle Monique DESCORMES, 33, rue de Reuilly, Paris (12<sup>e</sup>) ; Mlle Micheline ADRIEN, 34 bis, rue de Dunkerque, Paris (10<sup>e</sup>).

N'ont commis que trois fautes :

MM. Christina, Yves, Alain SCHAUER, 34, bd Wilson, Bordeaux ; Jacques CHARNIER, 47, av. Wilson, à Montreuil-sous-Bois ; Mlle Marcelle VILLAIN, 18, rue Germain-Pilon, à Paris (18<sup>e</sup>) ; Robert PELLE-GNY, 28, rue de la Mélinière, à Nantes (Loire-Inférieure) ; Denise PAROT, 12, rue Molière, à Montreuil (Seine) ; Jean MOLON, 19, rue de Washington, Le Havre (Seine-Inférieure) ; Ariane LAUSSADE, 4, rue Larquière, Paris (16<sup>e</sup>) ; et M. LE-VANMINH, 59, rue des Morillons, Paris (15<sup>e</sup>).

Les cinq premiers de cette liste recevront deux places gratuites pour aller voir un film d'exclusivité ou, s'ils habitent la province, une somme de 30 francs pour aller au cinéma de leur choix.



# Le CAUCHEMAR DES Ânes

ou 24 heures d'un metteur en scène

**N**OUS venons de vivre vingt-quatre heures bien curieuses en compagnie du jeune et original metteur en scène Pierre Prévert, à la suite desquelles nous avons été convaincus que, pendant qu'il tourne un film, le metteur en scène ne s'appartient plus. Son corps est là, peut-être, et encore il se peut que ce soit une illusion, mais son esprit est ailleurs, torturé par mille soucis divers, mille inquiétudes bizarres, à moins qu'il ne vagabonde en un domaine de fantaisie qu'il se crée pour lui-même et dans lequel le profane ne peut le suivre.

**1 heure.** — Pierre Prévert a le sommeil agité. Il croit s'apercevoir terriblement inquiet. Il est en pleine prise de vues de « L'honorable Léonard » et songe à une scène capitale pour laquelle il lui faut des ânes. Cela semble tout simple de trouver des ânes. Eh bien ! détrompez-vous.

**2 heures.** — Obsédé, il téléphone à son directeur de production :  
— Es-tu sûr qu'on aura les ânes ?  
— J'en fais le serment.

**3 heures.** — Prévert, rasséréné, se rendort. Son rêve est idyllique. Les ânes photogéniques broutent en toute innocence.

**4 heures.** — Le corps seul s'alanguit, mais le subconscient travaille. Tous les « petits

4 h. Tous les petits métiers du film font trois petits tours et puis s'en vont...

métiers du film » : ramoneur, ciréurs de bottes, etc., font trois petits tours et puis s'en vont.

**6 heures.** — Somnolant après cette alerte, il reprend le manuscrit de son scénario et l'examine avec attention car il reste des points de détail à élucider.

**7 heures.** — L'heure du lever. En apportant le succédané de café, la femme de chambre de l'hôtel (Pierre Prévert a loué une chambre dans un hôtel pour être tranquille !) lui présente la liste impressionnante des coups de téléphone reçus par lui la veille et auxquels on lui a demandé de répondre.

Il promet qu'il va répondre, mais comme il n'en fait rien, la femme de chambre opiniâtre le lui rappelle sans plus de succès dans le hall de l'hôtel.

**8 heures.** — Suivi de son directeur de production, sans craindre les obstacles dressés par les poubelles matinales, il part pour le studio.

Du haut du pont des Arts, Pierre Prévert contemple non les Pyramides, mais l'Institut, et il songe que peut-être un jour... lui aussi, sous cette coupole...

Traversant la cour du Louvre, le directeur de production s'arrête.  
— Il paraît que la ligne du méridien passe par ici.

8 h. Un jour, peut-être, sous cette coupole...



La ligne du méridien passe par ici.



7 h. La liste des coups de téléphone ?



Non ! je pars au studio.



8 h. Un jour, peut-être, sous cette coupole...



La ligne du méridien passe par ici.

— Alors c'est très pratique, opine Prévert en cherchant la ligne sur le pavage. On devrait la prendre au lieu d'aller jusqu'au métro.

**9 heures.** — Etude du plan de travail. On discute à la terrasse d'une auberge de campagne... qui n'est que la création fort réussie du décorateur du studio.

**10 heures.** — Silence... On tourne... Derrière la camera, le metteur en scène sourit, satisfait de ses interprètes.

**11 heures.** — Il fait cependant recommencer autant de fois qu'il est nécessaire une scène qui ne « colle » pas.

**Midi.** — Les ânes, cause du cauchemar de la nuit précédente, ne sont pas encore arrivés. Pierre Prévert s'énerve. On lui explique qu'ils sont en retard parce qu'ils déjeunent sous la surveillance amicale de Charles Trenet.

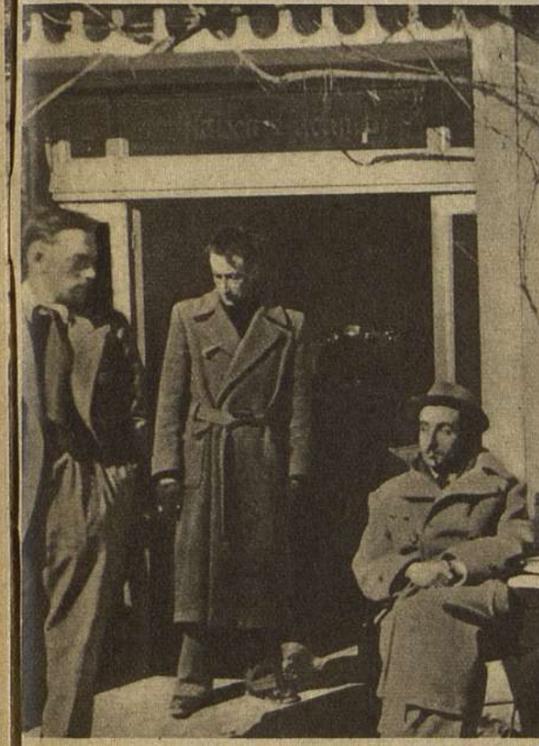
— On va en faire autant ! décide le metteur en scène.

**13 heures.** — Tout le monde déjeune à la cantine du studio.

**14 heures.** — Les ânes sont enfin là, repus, heureux, et disposés, semble-t-il, à travailler.



Midi. Les ânes déjeunent, surveillés par Charles Trenet. Les cinéastes en font autant.



15 heures. — Jacqueline Bouvier eut l'imprudence de distribuer quelques morceaux de sucre à ses amis les ânes. Ceux-ci, sans se soucier des nécessités cinématographiques, masquent la scène en venant avec insistance au premier plan pour recevoir la précieuse dentrée sans ticket.

**16 heures.** — Le metteur en scène trouve au cauchemar des ânes une cruelle signification. C'est l'heure du comprimé d'aspirine.

**18 heures.** — Le travail subit une nouvelle difficulté. Les importuns, que Prévert a surnommés « Les visiteurs du soir », avides de voir comment on « fait du cinéma », empêchent de terminer.

**20 heures.** — Dîner hâtif, mais agréablement partagé par des amis.

**21 heures.** — Ces amis insistent pour l'emmener au théâtre, mais quand le metteur en scène tourne un film, il vit dans le cadre de son sujet, avec ses personnages, et ne peut laisser son esprit vagabonder.

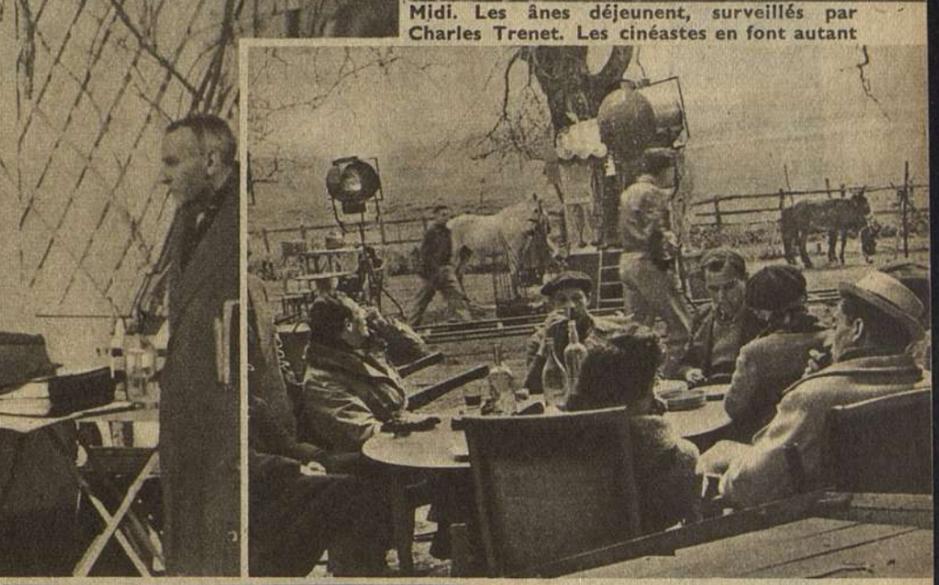
**22 heures.** — Rentrée à l'hôtel. La femme de chambre représente à Pierre Prévert la liste des communications téléphoniques du matin, à laquelle s'ajoutent les numéros de la journée.

**23 heures.** — Il se couche et essaie de s'endormir sans penser aux ânes, cause involontaire de cauchemars.

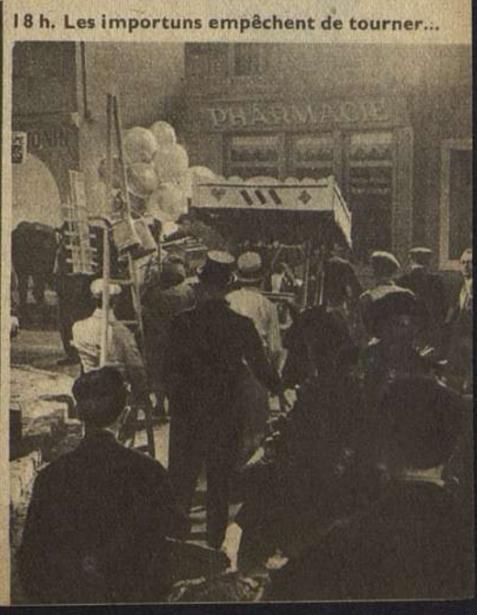
**24 heures.** — Il dort enfin. Il rêve, mais Aliboron est remplacé par une beaucoup plus gracieuse image de femme. La fortune souriant à son film.

Pierre ANDRIEU.

(Photos Essor.)



10 h. Derrière la camera le metteur en scène sourit.



18 h. Les importuns empêchent de tourner...

## NOUS RÉPONDONS AUX LECTEURS

En raison du nombreux courrier que nous recevons, il ne sera répondu que contre la somme de deux francs, en timbres-poste.

**Nostalgie.** — Oui, La Jana est morte. C'est Peter Kreuder qui a fait la musique du film *Allô, Jamine*.

**Un admirateur R. R.** — Claude May est mariée. Elle habite à Moret-sur-Loing. Ses principaux films sont : *Prends la route* - *Un scandale aux galeries* - *Le tigre du Bengale* - *Le tombeau hindou* - *Barmabé* - *Prince de mon cœur* - *Narcisse*, etc. Elle ne tourne pas pour le moment.

**Pierre Desbonnets.** - Etudiant Lille. — Pour recevoir régulièrement « Ciné-Mondial » à Lille, il vous suffit de vous abonner à raison de 100 fr. pour six mois et 195 fr. pour un an. Nous avons transmis votre lettre à Louise Carletti.

**Une petite curieuse qui pose des questions vraiment trop indiscrètes...** (et qui aurait pu prendre un pseudo encore plus long ! Pourquoi pas ?...) — Nous ne pouvons pas répondre à toutes vos questions, car nous ignorons totalement quel est le tour de mollets de Danielle Darrieux. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'elle mesure environ 1 m. 62 et qu'elle est très bien proportionnée.

**Une fidèle lectrice ou une avalanche de questions.** (Décidément, les pseudos deviennent de plus en plus longs...) — Vous pouvez écrire à vos artistes préférés, en nous envoyant votre lettre sous double enveloppe timbrée. Nous reverrons bientôt Raymond Rouleau dans *Monsieur des Lourdes*.

**Korrigan d'Armor.** — Quelle longue lettre ! Mais nous ne nous en plaignons pas et sommes bien de votre avis. Cependant nous vous signalons trois beaux films : *Marie-Martine*, *Pontcarral* et *Goupi Mains-Rouges*, que vous ne manquez sûrement pas d'aller voir. Les deux acteurs dont vous nous parlez ne sont pas en France. Nous ignorons par conséquent leurs projets.

**René Jacob.** — Nous profitons de votre lettre pour dire à tous nos lecteurs désirant faire du cinéma que nous sommes un journal et non une maison de production de films et que nous ne pouvons leur procurer aucun engagement. Cela dit, il faut que vous attendiez patiemment l'annonce d'un film d'enfants et lisez bien le « Coin du figurant ».

## Un homme a disparu...

# FOUN-SEN RETROUVERA-T-ELLE SON PÈRE A PARIS ?

Les galeries de peinture sont très portées à l'écran ces temps-ci. Sacha Guitry, avec *Nuit blanche*, et R. Richebé, avec *Domino*, en ont usé. Cette fois pourtant, la *Collection Ménard* n'est pas du domaine des Beaux-Arts... Il s'agit d'un petit musée que personne ne vient jamais visiter jusqu'au jour où une annonce réclamant les nommés Paul Menard y fera affluer un public impatient.

On recherche, en effet, un père de ce nom pour une jeune Asiatique qui vient de débarquer à Paris. Elle a pris les traits de la séduisante Foun-Sen. Cette petite Indochinoise qui avait commencé

avant la guerre une carrière pleine de promesses.

Foun-Sen reparait au studio dans un rôle amusant, aux côtés d'une équipe de bons acteurs, parmi lesquels nous trouvons Lucien Baroux, le conservateur du musée ; Jean Tissier, Delmont, Le Vigan, qui sera le seul visiteur désintéressé ; Larquey, Jean Mercanton, Jean Périer, Brochard, sans oublier Suzy Prim, Suzanne Dehelly et Marguerite Moreno, une romancière « à la page ».

C'est Bernard Roland qui met en scène, avec beaucoup d'allant et de bonne humeur, cette plaisante fantaisie.



(Photo M. A. J. C.)

## A droite et à gauche

Nous en sommes réduits à nous borner à faire un simple tour d'horizon. Nous commencerons notre périple par l'Humour où le théâtre du Temps vient de nous présenter l'œuvre d'un jeune auteur : *La ville de la mer*, de Bernard Despraz. Nous avions applaudi, la saison dernière, à la réussite de Pierre Valde qui avait monté, à la Comédie des Champs-Élysées, un *Malade imaginaire*, neuf et original. Cette fois, son effort n'est pas aussi heureux.

Encore un poème porté à la scène. Mais, cette fois, il s'agit d'un poème de Shakespeare, dont André Obey a tiré la pièce que vient de reprendre le Théâtre Hébertot : *Le viol de Lucrèce*. Évidemment, cela a une autre allure que l'essai de M. Despraz. Mais je me demande, si en dépit de la forme éminemment dramatique de l'ouvrage, cette histoire était bien faite pour être portée à la scène. Malgré tout le talent de M. Obey et toutes les beautés du texte, on ne peut se défendre d'une impression de longueur, surtout pendant les deux premiers actes. Mais il faut reconnaître la qualité de ce spectacle qui est parfaitement monté et interprété par A.-M. Julien, Seuls, Robert Favart et Marie-Hélène Dasté sont franchement désagréables à entendre.

« Le rideau gris de Marseille » qui, depuis l'armistice, n'avait pas quitté le Midi, est venu faire un tour à Paris pour nous présenter une pièce de son animateur Louis Ducreux. On se souvient de l'activité intelligente de cette sympathique compagnie qui nous avait offert, au théâtre d'Essai de l'Exposition de 1937, deux excellents spectacles avec *La Duchesse d'Amalfi* et *L'Inconnue d'Arras*. Cette fois encore, son effort est digne d'éloges et mérite le succès. Nous en sommes d'autant plus heureux que si nous étions sûrs de Louis Ducreux, comédien et metteur en scène, nous avions peur qu'il n'eût écrit une pièce pour le simple plaisir de le faire. Nous avons tort, car *La part du Feu*, loin de donner cette impression, révèle un véritable tempérament d'auteur dramatique. Elle est habilement construite, bien dialoguée, et son sujet est digne d'intérêt. De plus, elle est fort bien jouée par Louis Ducreux, Nadine Vogel, Madeleine Cheminat et surtout André Roussel, remarquable dans un rôle assez ingrat.

Maurice RAPIN.

## Le Coin...

Cette semaine, au studio :  
 Francoeur : *Tornavara*, Réal. J. Dréville. Régie générale : Dirlay. Nova-Films.

St-Maurice : *Lucrèce*, Réal. Joannon. Régie : Saurel. Majestic Films.

Le colonel Chabert, Réal. Le Hénaff. Régie : Delmonde. C.C.F.C.

Boulogne : *Le ciel est à vous*, Réal. J. Grémillon. Régie : Jaffé. Films R. Ploquin.

Buttes-Chaumont : *Bonsoir mesdames, bonsoir messieurs*, Réal. R. Tual. Régie : Guillot. Synops.

Aux studios de la Victorine à Nice :  
 Béatrice devant le désir, Réal. J. de Marguenat. C.I.M.E.P.

Cinq petites filles, Réal. M. Allégret. C.I.M.E.P.

Les mystères de Paris, Réal. J. de Baroncelli. Discina.

En extérieurs :  
 Vautrin, à Compiègne et dans la forêt de Fontainebleau.

Premier de cordée, à Chamonix et dans le massif du Mont-Blanc.

On prépare :  
 L'île d'amour. Mis en scène par Maurice Canne, ce film sera tourné dans

le courant du mois prochain. Tino Rossi en sera le principal interprète. Alerte et Charpin sont déjà engagés pour tenir d'autres rôles importants.

Un seul amour, La semaine prochaine, Pierre Blanchard donnera le premier tour de manivelle de son nouveau film, afin d'en tourner les extérieurs dans la région parisienne. L'entrée en studio aux Buttes-Chaumont est fixée autour du 10 juillet. A la régie : Michaud. S.N.E.G.

L'échotier de la semaine.

## ...du Figurant

en double exclusivité  
**LE BARON FANTÔME**  
**COLISÉE AUBERT-PALACE**  
 2 matinées et 1 soirée - Dimanche permanent - Fermé le Mardi

**LE CAPITAINE FRACASSE**  
 FERNAND GRAVEY  
 ASSIA HORIS  
 MADELEINE

**LA VILLE DORÉE**  
 Le chef-d'œuvre du film en couleurs

**JAN MARA**  
 le plus parisien des caricaturistes, va exposer, environ 200 dessins de spectacles : des « têtes » ou des « silhouettes » de toutes les grandes vedettes du théâtre et du cinéma, dans le cadre élégant des Ambassadeurs. Le vernissage privé de cette intéressante exposition aura lieu lundi prochain 21 juin, sous le patronage de « Vedettes », et sera en même temps la première manifestation parisienne d'été.

## LES BONS PROGRAMMES

DU 16 AU 22 JUIN		DU 23 AU 29 JUIN	
Aubert-Palace, 26, bd Italiens, Pro. 84-64. Fermé mardi.	Le baron fantôme.	Le baron fantôme.	Le baron fantôme.
Balzac, 11, r. Balzac, Ely. 52-70, P. 16 à 23 h. F. mardi.	Retour de flamme.	Retour de flamme.	Retour de flamme.
Berthier, 35, bd Berthier, Gal. 74-15. Fermé mardi.	Le voyageur de la Toussaint.	Rayon d'acier.	Rayon d'acier.
Biarritz (Le), 79, Ch.-Elysées, Ely. 42-33. Fermé mardi.	La main du diable.	La main du diable.	La main du diable.
Bonaparte, 76, r. Bonaparte, Dan. 12-12. Fermé vendredi.	Le loup des Malveux.	Des jeunes filles dans la nuit.	Des jeunes filles dans la nuit.
Brunin, 133, boulevard Saint-Antoine, Did. 04-67.	Picpus.	Non communiqué.	Non communiqué.
Caméo, 32, bd Italiens, Pro. 20-89. Fermé vendredi.	Tabou.	Tabou.	Tabou.
Cinécra, 17, r. Caumartin, Opé. 81-50. Fermé vendredi.	Lumières dans les ténèbres.	Son fils.	Son fils.
Zinéma des Ch.-Elysées, 118, Ch.-Elysées, F. vend.	L'Assaut des Aiguilles du Diable.	L'Assaut des Aiguilles du Diable.	L'Assaut des Aiguilles du Diable.
Ciné Michodière, 31, bd Italiens, Ric. 60-33. F. vendredi.	L'honorable Catherine.	Nic communiqué.	Nic communiqué.
Ciné-Monde Opéra 4, Chaussée-d'Antin, F. vendredi.	Coups de feu dans la nuit.	Uae vie de chien.	Uae vie de chien.
Ciné-Opéra, 32, av. Opéra, Opé. 97-52. Fermé mardi.	Le loup des Malveux.	Des jeunes filles dans la nuit.	Des jeunes filles dans la nuit.
Cinéphone Ch.-Elysées, 36, Ch.-Elysées, Fermé mardi.	Les ailes blanches.	Le loup des Malveux.	Le loup des Malveux.
Cinéphone Montmartre, 5, boulevard Montmartre	La vierge folle.	Les hommes de proie.	Les hommes de proie.
Clichy (Le), 7, pl. Clichy, Mar. 94-17. Ferm. m. et vend.	Le prix du silence.	La dame de l'Ouest.	La dame de l'Ouest.
Clichy-Palace, 49, av. Clichy, Mar. 20-43. Fermé mardi.	Mademoiselle Béatrice.	Mademoiselle Béatrice.	Mademoiselle Béatrice.
Club des Vedettes, 2, r. Italiens, Pro. 88-81.	Le baron fantôme.	Mademoiselle Béatrice.	Mademoiselle Béatrice.
Colisée, 38, Ch.-Elysées, Ely. 29-46. Fermé mardi.	Mademoiselle Béatrice.	Lumière d'été.	Lumière d'été.
Elysées-Cinéma, 85, Ch.-Elysées, Fermé le mardi.	Lumière d'été.	La ville dorée.	La ville dorée.
Ermilage, 72, Ch.-Elysées, Ely. 15-71. Fermé vendredi.	Le chant de l'exilé.	Madame et le mort.	Madame et le mort.
François, 36, bd Italiens, Pro. 33-88. Fermé mardi.	Lumière d'été.	Le chant de l'exilé.	Le chant de l'exilé.
François-Palace, pl. Clichy, Mar. 56-00. Fermé Vendredi.	Le capitaine Tempête.	Lumière d'été.	Lumière d'été.
Holder, 34, bd Italiens, Ric. 11-24. Fermé vendredi.	Capitaine Fracasse.	Le capitaine Tempête.	Le capitaine Tempête.
Impérial, 29, bd Italiens, Ric. 72-52.	Monsieur des Lourdes.	Capitaine Fracasse.	Capitaine Fracasse.
Lord Byron, 122, Ch.-Elysées, Bal. 04-22. Fermé mardi.	Monsieur des Lourdes.	Monsieur des Lourdes.	Monsieur des Lourdes.
Madeleine, 14, bd Madeleine, Opé. 56-03. Fermé mardi.	Fou d'amour.	Fou d'amour.	Fou d'amour.
Marbeuf, 34, r. Marbeuf, Bal. 47-19. Fermé mardi.	La Sévillane.	La Sévillane.	La Sévillane.
Marivaux, 15, bd Italiens, Ric. 83-90. Fermé vendredi.	Coups de feu dans la nuit.	Coups de feu dans la nuit.	Coups de feu dans la nuit.
Max Linder, 24, bd Poissonnière, Fermé mardi.	Tragédie au cirque.	Tragédie au cirque.	Tragédie au cirque.
Miramar, pl. de Rennes, Dan. 41-02. F. m. et vendredi.	Marie-Martine.	Marie-Martine.	Marie-Martine.
Moulin Rouge, pl. Blanche, Mon. 63-26. Fermé mardi.	Phares dans le brouillard.	Phares dans le brouillard.	Phares dans le brouillard.
Normandie, 116, Ch.-Elysées, Ely. 41-18. Fermé vend.	L'homme qui joue avec le feu.	L'homme qui joue avec le feu.	L'homme qui joue avec le feu.
Olympia, 28, bd Capucines, Opé. 47-20. Fermé vendredi.	Arsène Lupin.	Arsène Lupin.	Arsène Lupin.
Paramount, 12, bd Capucines, Opé. 34-30, P. 15-23. F. m.	Andorra.	Andorra.	Andorra.
Portiques, 146, Ch.-Elysées, Bal. 41-46. Fermé mardi.	Narcisse.	Narcisse.	Narcisse.
Radio-Cité Bastille, 5, fg St-Antoine, Dor. 54-40. F. mardi.	Yamilié sous les cèdres.	Yamilié sous les cèdres.	Yamilié sous les cèdres.
Radio-Cité Montparn., 5, r. Gaîté, Dan. 46-51. F. mardi.	Narcisse.	Narcisse.	Narcisse.
Radio-Cité Opéra, 8, bd Capucines, Opé. 95-48. F. mardi.	Marie Stuart.	Marie Stuart.	Marie Stuart.
Régent Caumartin, 4, r. Caumartin, Opé. 28-03. F. mardi.	Le chant de l'exilé.	Le chant de l'exilé.	Le chant de l'exilé.
St-Lambert, 6, r. Pélet, Lec. 91-68. Fermé mardi.			
Suffren Cinéma, 70 bis, av. Suffren, Fermé mardi.			
Studio de l'Etoile, 14, r. Troyon, Eto. 19-93. Fermé mardi.			
Triomphe, 92, Ch.-Elysées, Bal. 45-76. P. 16-22.30. F. v.			

**DAUNOU JEAN PAQUI**  
**L'AMANT de PAILLE**

**Théâtre de la PORTE-ST-MARTIN**  
 POUR 30 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT  
**LE CONTROLEUR DES WAGONS-LITS**  
 LE CÉLÈBRE VAUDEVILLE-FOU-RIRE DE A. BISSON  
 Tous les soirs 20 h. 30 (af Mercredi). Mat. : Dim. 15 h. Places de 10 à 60 fr.

**ROUGE A LÈVRES**  
**RIVAL**  
 2 TONS VEDETTE  
 Rose Bonbon : pour BLONDE  
 Pois de Senteur : pour BRUNE  
 DANS TOUTES LES BONNES MAISONS - GROS 33, rue MARETT

**Velouté**  
 Le transparent velouté de la poudre de Beauté Gibbs conserve à votre jeunesse cette fraîcheur séduisante de la nature.

**Poudre de Beauté**  
**GIBBS**

**Ciné-**



*Dans ce numéro :*  
**Sur un chaland...  
avec TINO ROSSI**

**mondial**

N° 94 - 18 Juin 1943

**TOUS  
LES VENDREDIS**

**4<sup>F</sup>.**

Rudolf Prack, intrépide dompteur et grand artiste, dans *Tragédie au Cirque*, actuellement en exclusivité à l'Olympia.

(Photo Tobis.)